

LA REVUE DE L'ÉCRAN

15^{me} Année

TOUS LES
JEUDIS

N° 488 B

16 Avril 1942

2 francs



ELVIRE POPESCO

la plus boulevardière des vedettes de l'écran, revient dans une "boulevardière" comédie filmée : L'AGE D'OR.



La séance de samedi dernier fut entièrement consacrée à un exposé des prochaines séances et organisations du Ciné-Club, et à la discussion de ces projets. Au nombre de ceux-ci figurent :

L'Exposition « Dessin et Cinéma », qui aura lieu, dans le local du Ciné-Club, à Marseille, du samedi 25 Avril au Dimanche 3 Mai, et qui se prolongera, à l'Office National du Tourisme de Monaco, à Monte-Carlo, du 12 au 25 Mai. Les membres du Ciné-Club, qui ont compris l'originalité de cette initiative et la portée qu'elle peut avoir pour la propagande et l'accroissement de notre groupement, y amèneront en grand nombre leurs amis et tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'écran.

Pour satisfaire ceux qui s'intéressent aux questions techniques, et pour apprendre à ceux de nos membres qui ne savent pas encore — ou ne se sont pas inquiétés de savoir — comment se produit le miracle de l'image animée et sonore, le Ciné-Club organisera bientôt une visite de la cabine d'une salle moderne de Marseille, sous la conduite d'un technicien qualifié.

Plusieurs autres projets reçoivent l'approbation des membres, et la réalisation en est activement étudiée : une prise de contact avec les cinéastes-amateurs ; un déplacement en vue d'assister à des prises de vues « en extérieur » ; enfin, une manifestation sur scène, destinée à permettre à des jeunes de tenter la démonstration de leurs possibilités. Bien entendu, cette tentative est chaudement discutée et l'exécution en sera mise au point et surveillée, dans l'esprit qui anime le Ciné-Club et la Revue de l'Ecran à l'égard des vocations cinématographiques.

Bien qu'il ne soit nullement dans nos intentions d'abandonner la formule des réceptions, avec ou sans surprise, il est évident que ces manifestations ne peuvent pas constituer la seule activité d'un club comme le nôtre, et que la belle saison venant, la forme de cette activité doit s'en trouver modifiée. C'est ce qu'ont parfaitement compris les adhérents présents, qui ont unanimement approuvé cette première partie de programme.

Lundi, à 18 h. 30, a eu lieu, la réception du grand artiste noir Habib Bengila, que ses engagements avaient empêché d'être des nôtres samedi. Les nécessités de la mise en page nous empêchant d'en donner ici le compte-rendu, nous en parlerons dans notre prochaine rubrique.

SAMEDI 18 AVRIL, en notre local, 43, rue Saine, réception du cinéaste Benno Vigny, une des personnalités les plus multiples et les plus marquantes du cinéma international, auteur en France, en Amérique, en Allemagne et en Angleterre, du scénario d'œuvres nombreuses et notamment du fameux film de Marlene Dietrich *Morocco* (*Cœurs brûlés*). Nous aurons l'occasion de discuter avec l'un des rares hommes qui aient eu un contact étroit avec la production cinématographique de tous les grands pays producteurs.

SILHOUETTES.

JEAN PARÉDÈS

Depuis quelques années la production cinématographique est particulièrement prodigue en révélations, le cinéma nouveau, lui aussi, a voulu faire la place aux inconnus, soit qu'il s'agisse d'un sincère besoin de justice et de renouvellement, soit qu'il obéisse à un opportunisme social, financier ou snob. Toujours est-il que bien des gloires éphémères s'étaient sur les affiches, certains noms ont même déjà eu le temps d'être oubliés. Lorsque tout cela sera décanté, on trouvera au fond du filtre quelques person-



nalités réelles sur qui, demain, pourra s'appuyer le cinéma. On sera tout surpris de s'apercevoir alors que ceux-là ne sont pas ceux dont on a le plus fort proclamé le génie, que ce sont des discrets, des obstinés.

Il est probable que Parédès sera parmi eux. Il n'est pas un impatient de gloire, il sait attendre car sa première expérience lui a fait comprendre combien les triomphes sont chose relative. C'était en 1939, sur une petite scène, une classe de comédie pour les concours de fin d'année. Pour une des premières fois dans les annales de ce genre d'événement, l'unanimité se fit sur un nom : Jean Parédès. Ce fut du délire dans la sal-

PERMANENCES VENDREDI 17, LUNDI 20, MERCREDI 22 et VENDREDI 24 AVRIL, à 18 heures. Tous renseignements sont fournis, et les demandes d'adhésion reçues, au cours de ces permanences, ainsi, aux autres jours et heures, qu'aux bureaux de *La Revue de l'Ecran*, 43, Bd de la Madeleine.

le, on avait fait une découverte dont l'histoire se souviendrait ! Parédès en pleurait d'émotion, des maîtres l'embrassaient, les journaux du lendemain chantaient ses louanges, on parlait de lui pour la Comédie Française et des petits amis à l'enthousiasme dangereux prétendaient que « certains jaloux » s'y opposaient. Un boulevardier assurait que Molière et Musset n'avaient pas eu depuis vingt ans un interprète pareil... et puis ? Oui, et puis ?... et puis lorsque quelques semaines plus tard la guerre éclata, elle ne mobilisa pas un pensionnaire du « Français », mais un comédien qui avait beaucoup d'espoir et un petit bagage : le rôle du poète dans *Ondine*, chez Juvet, celui du « bizu » dans *Trois de St-Cyr*, le film de Paulin. Son histoire est alors celle de tous les autres, il est fait prisonnier, il bénéficie d'une mesure de libération et crânement il se met au travail. Il a compris ce que valent les feux d'artifice, il tente plutôt cette fois-ci, de créer quelque chose de solide. On lui donne des rôles, on ne l'a quand même pas tout à fait oublié. Il est Vernouillet sur la scène du Théâtre Michel dans *Célimare le Bien-Aimé*, le vaudeville de Labiche. Sur la même scène, avec Rouleau et Jany Holt, il interprète Charles VII lors de la reprise de la *Ste Jeanne*, de Bernard Shaw. On reparle de révélation (car un acteur peut très bien, à Paris surtout, être révélé plusieurs fois) à propos du rôle d'Onoufri dans *Les jours de notre vie*, d'Andrieff.

Ses qualités s'affirment, elles s'affirment pour lui-même, car bien souvent un jeune comédien ne connaît pas exactement ses possibilités : Parédès comprend qu'il est un comique, un comique nuancé, exactement son emploi pour parler jargon théâtral, serait la composition, mais la composition sans fausse barbe et faux nez, sans tics et trucs : la composition en recherchant, dans ce qu'un personnage a en lui d'attendrissant, voire de fallot, les données du comique.

Il revient au cinéma, Decoin le fait tourner dans *Premier rendez-vous*, et Christian Jaque dans *L'assassinat du Père Noël*, il est le grand enfant de cœur maladroit et degingandé.

Actuellement il continue son activité théâtrale en « promenant » à travers la zone occupée, un spectacle classique ; en octobre il tentera de l'opérette aux « Ambassadeurs » et entre temps pense tourner trois films.

R. M. A.

LE CULTE DE L'OUBLI

par
CHARLES FORD

On nous a parfois reproché d'accueillir avec trop de complaisance des « souvenirs » et de parler dans une mesure trop large de choses qui étaient, au détriment de choses qui sont. Nous n'avons nullement l'intention de nous justifier et nous n'en ressentons nullement le besoin, mais nous croyons utile de rappeler que dès le premier numéro de notre édition destinée au public, nous avons clairement pris position : « ...sans vouloir contester — écrivions-nous — que Tino Rossi ou Annabella appartiennent au cinéma, nous aimerions à vous rappeler ou à vous faire connaître que, de Marey à Debrrie, de Méliès à John Ford, de *L'Assassinat du Duc de Guise* à *La Fin du Jour*, des *Vampires* à *Scarface*, d'Emile Cohl à Walt Disney, du phono synchronisé de Gaumont au dernier poste sonore, de *La Sortie des Usines Lumière* aux documentaires poétiques de Jean Painlevé, du reportage de Mesguich à Athènes aux *Dieux du Stade*, le cinéma représente aussi une masse de faits, de recherches, de gens brillants et d'anonymes ouvriers, de traits de génie et de patientes améliorations, de réussites exaltantes et d'échecs salutaires... »

Il est de notre mission de rappeler à ceux qui s'intéressent au cinéma que dans son histoire, celui-ci possède déjà de nombreux jalons qu'il faut connaître. Car, malheureusement, au cinéma plus que partout ailleurs sévit le culte de l'oubli. On ne connaît et on ne veut connaître que les noms de ceux qui jouissent d'une publicité, de ceux qui bénéficient d'un engouement aussi passager que parfois ardent. En Amérique, les « vedettes » périssent dès que le contrat qui les lie à une grande firme expire, en France on a laissé mourir dans la misère la plus noire un Auguste Baron, un Georges Méliès et un Emile Cohl, en Allemagne on fait faire de la figuration à Rudolph Klein-Rogge. S'il nous est impossible, à nous, de réparer des injustices matérielles, il est de notre devoir de faire au moins subsister dans les esprits le souvenir de ceux qui ont rempli un rôle dans l'art cinématographique.

Un Carnet de Bal, dont nous voyons ici une scène avec Harry Baur et Marie Bell, a obtenu un succès mondial et Julien Duvivier vient de refaire ce film en Amérique. Cela ne doit pas faire oublier Poil de Carotte ou La Divine Croisrière.



moteur du « Film d'Art », le cinéma français n'aurait peut-être pas conquis le marché mondial.

Nous pourrions allonger à l'infini la liste d'exemples de ce genre, témoignant de l'oubli qui recouvre les artisans du cinéma dont le nom ne représente plus de valeur monnayable et qui ne justifient donc plus, dans l'esprit des marchands, la dépense d'argent ou simplement d'énergie que l'on pourrait faire pour conserver leur souvenir. Au cinéma, mille fois plus que dans tous les autres domaines, la génération qui monte croit que rien n'a existé avant elle. Dans son remarquable ouvrage sur Napoléon, Jacques Bainville signale que Bonaparte lui-même, avec ses camarades, s'imaginait avoir découvert l'artillerie, ne se rendant pas compte que les principes mêmes que les élèves de Brienne croyaient inventer, existaient déjà dans la balistique des anciens. Au cinéma, malgré sa courte existence et grâce à son essor prodigieux, rien n'est nouveau. Si on a tendance à l'oublier, il appartient à la presse cinématographique de le rappeler. Nous croyons donc devoir continuer à le faire, même si cela déplaît à certains. Mais, au fait, a-t-on jamais reproché à une revue littéraire de sacrifier plutôt à Beaumarchais ou à Balzac au lieu de consacrer toutes ses colonnes à Marcel Achard ou Charles Plisnier ?

LE LIVRE D'UNE VEDETTE

AGATHE DE NIEUL L'ESPOIR

par Odette Joyeux

Ce livre tout à la fois léger, trouble, et déconcertant, où la gentillesse la plus fraîche et la cruauté la plus lucide alternent curieusement, où le réel et l'irréel se pénètrent en d'inquiétantes amours, ce livre chaste et tourmenté, ce livre extraordinaire pour tout dire — que ce soit une jeune fille, une jeune femme qui l'ait rêvé, écrit, ordonné, n'est-ce pas quelque chose d'inattendu et d'angoissant ? Je ne puis m'empêcher, en le refermant, d'évoquer la figure de son auteur.

J'ai connu Odette Joyeux il y a quelques années. C'était encore une toute jeune fille — presque une petite fille. Nous collaborions au même film, *Le Chien Jaune*, sous la direction du metteur en scène Jean Tarride que sa courtoisie, sa modestie, sa parfaite connaissance du cinéma français ou triomphaient dans l'inscience, l'incompétence, et le bluff. L'intrigue du roman de Simenon comportait un journaliste (personnage très fugitif d'ailleurs), et Simenon ayant eu l'idée d'en confier l'interprétation à un vrai journaliste, m'avait choisi. Cela me parut amusant, très amusant même, jus-



Une scène de *Chien Jaune*, dont J.-K. Raymond-Millet évoque le souvenir.

qu'au jour où — à Concarneau — Tarride me dit avec sa douceur habituelle : « — Voilà. Les types poursuivis fuient par là. Vous êtes sur leur chemin. On vous donne un coup de poing, et vous roulez à terre, avec votre bloc-notes et votre crayon... » Et je compris, mais un peu tard, qu'il vaut mieux être un vrai journaliste que journaliste dans un film. Odette Joyeux tenait, dans ce même *Chien Jaune*, un rôle — un vrai rôle, elle ! — Elle était si timide, si effacée, elle se faisait si petite dans le grand studio, que peu de personnes remarquaient vraiment son visage fin, un peu sévère. Mais l'œil, mais l'esprit attentifs, devinaient en elle une personnalité ardente, qui ne pouvait tarder à se mesurer avec la vie. Je me souviens — je puis bien l'écrire, ce n'est pas un secret — qu'elle habitait alors rue Jean-du-Bellay ; et je lui reprochais en riant d'avoir préféré, elle qui aimait tant la poésie et les poètes, ce triste cardinal qui fut ambassadeur on ne sait où, à son cousin le tendre Joachim du Bellay dont nous chérissions tous deux les vers :

*Déjà le ciel aux Indes rougissoit
Et l'aube encor, de ses tresses tant blondes
Faisant gresler mille perlettes rondes.
De ses thesors les prez enrichissoit.*

Comme il reste près de nous, le grand poète ! Mais las ! Odette Joyeux ne pouvait changer d'appartement pour me faire plaisir ; au surplus il n'y a pas à Paris, si riche pourtant en boulevards Tartemolle et en avenues Tartedure, de rue Joachim-du-Bellay.

Mais revenons au roman dont le titre, qui paraît d'abord étrange, est expliqué dès les premières pages : il s'agit, en bref, d'une petite fille, Agathe, qui vit avec ses parents, ses deux sœurs plus jeunes qu'elle et parfois aussi son frère, dans un petit village de la Vienne : Nieul l'Espoir. Un village authentique d'ailleurs, classé à sa place dans le Bcttin qui donne les noms de l'instituteur, du marchand de graines et d'autres personnages plus ou moins considérables.



Odette JOYEUX
comédienne et romancière

Qu'on n'attende pas que je dise de ce roman qu'il est en tous points parfaits ; tout au contraire, il abonde en longueurs, en hésitations, en redites (nécessaires jusqu'à un certain point, je veux bien, pour créer cette atmosphère étouffante qui fait que parfois, vraiment, on ne peut plus continuer, on ferme le livre et on va se promener), en maladresses aussi peut-être ; et il n'échappe pas dans l'ensemble, à une certaine et âpre monotonie. Parfois même, il est mené, à petites phrases rapides, avec la sécheresse d'une démonstration. Mais à côté de ces défauts mineurs, que de pages lourdes de tressaillements, d'éblouissements et d'accomplissements ; que de pages où court la fièvre à pas haletants ; avec quelle aisance, quelle sûreté Odette Joyeux lit dans le cœur des filles ; quelles découvertes nouvelles sur ce qu'il y a de très pur et de très pervers en même temps à la naissance de l'amour ; et en surimpression sur tout cela, de l'amertume, du découragement, de la confiance, un sourire tour à tour.

Il est évidemment difficile de résumer un

JE VAIS PARTIR AVEC " MON BÉBÉ "

NOUS DÉCLARE

GISÈLE PRÉVILLE

Monte-Carlo ou plutôt Marcel Sablon attire depuis plusieurs mois bon nombre d'artistes qui entre deux films à la Victorine, viennent reprendre des pièces éprouvées.

Pour Gisèle Prévile, le cas est analogue. Quand on l'aperçut de nouveau à Cannes,

D'accord pour Nice, mais dans ce cas nous n'avons pas de temps à perdre. Le déjeuner est activé, le café pris en vitesse et nous voilà dévalant les pentes qui mènent à la gare accompagnées des clac clac des semelles de bois. Le train est en gare ; hop, nous sautons dedans, il était temps.

— Vous avez commencé par *L'amant de Borréo* ? lui demandai-je un peu plus tard. Vous incarnez bien une grande artiste, mais je ne me rappelle plus au juste le sujet.

— Mais si, vous savez bien. C'est l'histoire d'un homme qui, voulant se faire aimer d'une actrice célèbre, se fait passer pour un explorateur arrivant des mers du Sud. Le décor du second acte est amusant ; le rideau se lève sur un paysage très colonial avec une case et des palmiers, et je suis habillée comme les indigènes, d'un paréo et de colliers de fleurs. On croit que nous sommes enfin partis pour Bornéo alors qu'en réalité ce ne sont que des accessoires loués pour faire illusion.

Voilà Nice. Du train, nous passons dans un antique fiacre qui nous conduit chez le photographe où pendant une demi-heure Gisèle présentera devant l'objectif tous les angles de son visage, me laissant en compagnie de sa mère de qui j'apprends des choses fort intéressantes : l'influence qu'eut sur sa fille les huit ans qu'elle passa à Hollywood et qui décidèrent de sa carrière future ; le prix Réjane qui lui fut décerné au titre cinéma l'année où François Périer l'obtenait pour le théâtre, son élection de Miss France et ses débuts dans *Aventure à Paris*.

Le photographe a terminé et nous repartons en quête d'un goûter aussi substantiel que possible.

En route, Gisèle me parle d'un autre projet qui lui tient beaucoup à cœur et qu'elle est en train de mettre sur pied :

— Avec Henry Guisot, je vais faire une grande tournée. Nous allons jouer cette ravissante comédie *Mon bébé*, adaptée par Hennequin. Nous porterons des costumes 1900. Je suis très contente, car j'aime beaucoup les rôles dans lesquels on peut montrer un peu de fantaisie. Et c'est justement le cas pour *Mon bébé*...

Françoise BARRÉ.

tel livre, où l'histoire contée vaut surtout par toutes les fleurs, par tous les fruits qu'elle porte à elle accrochés. Agathe, dans sa petite ville du Poitou, va un soir au cirque :

Dans la lueur des projecteurs, au-dessus du silence et du vertige, l'acrobate. Un ange en maillot blanc qui danse d'un vide à l'autre.

A chaque trapèze atteint, le public respire. Agathe épouse ce rythme mystérieux.

Un habit bleu s'avance au centre de la piste.

Il annonce d'une voix forte : « Mesdames, Messieurs, nous vous demandons le plus grand silence, le célèbre Franzl va exécuter le saut de la mort ».

L'habit bleu se retire — le public s'agite. Une seconde, Agathe baisse les yeux, cherche un appui. De nouveau lève son regard, en éprouve la force qui la soulève, qui l'emporte rejoindre là-haut l'homme admirable et mystérieux — toute la vie de l'enfant transpercée ses yeux, inonde son petit visage d'une folle lueur. Sa raideur lui fait mal, mais il ne faut pas qu'elle bouge, il ne faut rien détruire. Enfin, elle accède à un état qui justifie ses jeux et ses désirs.

Boulement de tambour.

Silence.

L'acrobate se froite les mains, empoigne les cordes et s'élance.

Agathe se dresse, hurle. Le cri rattrape l'acrobate projeté dans le vide. Le cri tape à ses oreilles, déchire son cerveau. Le cri s'acharne, détruit l'équilibre. Le vertige enlace l'homme, l'éblouit, l'attire là où l'horreur et la mort l'attendent sans grâce.

La foule s'est levée — le cirque a l'air de monter, c'est bien cette épouvante le silence de mort.

L'acrobate s'est écrasé en réponse à la petite fille qui entend la folie et le triomphe rouler dans son crâne.

Le morceau est bien venu. De ce drame qui affole les sens de la petite fille, car avec une satisfaction inavouée Agathe sent confusément qu'elle pourrait le renouveler un jour, qu'elle est en puissance de crime, qu'elle a épousé le mystère de la mort (et il faut voir avec quelle sombre ardeur elle prend plaisir à rejouer pour elle ce drame, à être tour à tour, jusqu'à l'évanouissement, l'acrobate qui meurt et la fillette qui crie), qui affole paniquement tout un village, découlent trois cents pages traversées d'éclairs fulgurants et d'heureuses trouvailles.

Et l'histoire d'Agathe va jusqu'à sa conclusion naturelle, aux confins de la folie et de la mort, mais tel est le pouvoir d'envoûtement de ce livre qu'on ne sait plus lorsqu'on y arrive si la folie n'est point le paysage qui convient aux âmes bien nées et aux cœurs purs, et si la mort n'est pas autre chose qu'une ascension.

On avait ici beaucoup d'estime pour Odette Joyeux. On la lui garde, et il s'y ajoute aujourd'hui de l'admiration. Mais nous permettra-t-elle de le lui dire ? Elle nous fait un peu peur.

Ce visage grave, ce sourire doux, cette timidité — et soudain ce livre...

J. K. RAYMOND-MILLET.



Photo Erpé.

Gisèle PRÉVILLE

après ses soixante jours de tournée et « de fessée » qui lui firent parcourir cinquante cinq villes de France, on apprit son nouvel engagement. Il me semblait que j'en savais trop ou pas assez. Une charmante invitation de l'intéressée me décida à aller me renseigner sur place.

Trois minutes de grimpe au milieu d'un jardin exquis et je suis à l'hôtel devant Gisèle Prévile qui m'entraîne rapidement vers la salle à manger, car il est plus d'une heure.

— Si vous n'avez rien de spécial à faire, me dit-elle, nous pourrions aller cet après-midi à Nice où je dois me faire faire des photos. J'ai toute ma journée libre car les répétitions sont momentanément arrêtées.



Après avoir été Joseph Süß et Grandison le félon, Ferdinand Marian, dans le film Le Président Krüger, a fait revivre, avec sa souplesse un peu visqueuse, le personnage de l'aventurier Cecil Rhodes.

Si il est une guerre qui a soulevé des protestations unanimes, c'est bien celle du Transvaal. Dans cette conquête d'un Etat libre, l'Angleterre ne prit même pas la peine de cacher sous les apparences de la morale ou de la civilisation une entreprise qui était uniquement d'ordre économique et impérialiste.

Le 17 janvier 1852, par le traité de Zandrivier, la Grande-Bretagne reconnaissait l'indépendance du Transvaal et, le 22



Un couple inattendu et pourtant majestueux : Le Président Krüger (Emil Jennings) et la Reine Victoria (Hedwig Wangel).

6 Quand Ohm Krüger

« tizail' Anglais »...

février 1854, celle de l'Etat libre d'Orange, par la convention de Bloemfontein. Vingt ans plus tard, les diplomates anglais déchiraient les traités. Que s'était-il passé ?

Quelque chose de très simple : Jusqu'alors l'Orange et le Transvaal n'étaient connus que comme des pays de pâturages assez pauvres. Or, brusquement, on découvrit d'une façon fortuite des diamants et des métaux précieux sur ces terres jugées sans importance. Un Français, le capitaine G. Gilbert, observateur impartial, note dans un livre intitulé *La Guerre Sud-Africaine* : « Ces prairies, ce pays de sauvages dont les Anglais généreux à bon compte, s'étaient peu à peu détachés, recelaient des milliards dans leur sous-sol. Il y avait mal-donne et les traités ne signifiaient plus rien. Le pharisaïsme britannique, cette fois, jettera le masque; on ne mettra plus en avant les grands mots de philanthropie, de protection des noirs (qu'on va d'ailleurs massacrer par dizaines de mille au Zoulouland, en attendant les hécatombes du Kordofan); les mobiles d'un matérialisme égoïste et usurpateur vont prendre librement le dessus; les procédés seront brutaux comme les passions qui les provoquent !

Toutes les méthodes d'intimidation, de fraude, de chantage seront bonnes.

En 1867, le fameux diamant *South African* est découvert dans le district de Kimberley, de la république d'Orange. En 1871 l'Anglais annexe le district par la force. Par la force encore, la Grande-Bretagne oblige le Président de l'Orange à un marché de dupe : la cession d'un territoire qui rapportait annuellement 4.000.000 de livres de diamants pour la somme globale de 90.000 livres ! Un œuf contre un bœuf !

En 1877, Shepstone, qui commande une petite armée d'Anglais, entre sans crier gare à Prétoria. Pour donner quelque authenticité à son coup de main, il organise un plébiscite, entaché de fraudes et d'illégalité.

Krüger se rend auprès de la reine Victoria. Le Président et Sa Majesté tombent d'accord pour se plaindre des souffrances que leur causent leurs rhumatismes respectifs, mais quand la question du Transvaal est agitée, Krüger n'obtient que des réponses impératives.

— Le Transvaal est et restera anglais, déclare sir Barthe Frere.

— Le soleil disparaîtra du firmament et le Vaal remontera à sa source, avant que le Transvaal soit rendu aux Boërs, assure Wolseley de son côté.

L'Angleterre est un empire. Pour écraser son adversaire, elle mettra en ligne 450.000 hommes. Le Transvaal n'a pour lutter qu'une « armée » permanente qui comprend 28 officiers, 83 sous-officiers et 600 soldats ! Au prix d'un énorme sacrifice Krüger mobilisera tous les hommes valides de 14 à 60 ans. N'empêche ! il n'aura malgré ces limites d'âge extraordinaires qu'une armée de 50.000 hommes environ !

Si le Transvaal lutte sous la direction d'un homme d'une ténacité et d'une honnêteté inébranlables, l'Angleterre trouve l'appui de sa politique en un chef d'entreprises, un financier ambitieux, le célèbre Cecil Rhodes ! C'est « le Napoléon » du Cap et le roi des agioteurs, être complexe, appartenant à la fois à la race des faiseurs modernes et à celles des illustres aventuriers du passé, protagoniste de la politique impériale et rêvant, en cette qualité, pour la



— Vainqueur... Enfin !

(Ce dessin de Caran d'Ache, parut, avec cette légende, le 17 Novembre 1900, dans un numéro spécial du Rire sur la guerre du Transvaal et intitulé Krüger le Grand et John Bull le Petit.

PETHOT

toujours plus Grande-Bretagne, le monopole de l'or avec le sol africain du Cap au Caire, lanceur des actions de la Rhodésia et visant pratiquement à les sauver de la faillite par l'accaparement du Rand, concluant de toutes façons à la destruction de la République Sud-Africaine. »

De par sa volonté une compagnie à charter, la « Chartered » s'oppose à toutes les tentatives de Krüger. Officieusement scute-nu par Joseph Chamberlain, secrétaire des



— Et le War-Office qui est persuadé qu'ils tiraient à l'arc !

(Autre dessin de Caran d'Ache dans le même numéro)

Colonics dans le cabinet de Sa Majesté, Cecil Rhodes voulait la main-mise sur les riches terres du Transvaal. Le but était essentiellement financier. La « Chartered » exploitait les filons du Manica, mais ils étaient épuisés. Le Rand serait pour la « Chartered » la plus magnifique des aubaines.

Cecil Rhodes était un maître-aventurier. Il vint un jour, trouver Krüger. Sournoisement, il lui dit :

— Nous devrions unir nos efforts. Je sais que la République voudrait avoir un port, il faut qu'elle obtienne Delagoa-Bay.

— Je ne sais pas à quoi aboutirait notre collaboration dans cette affaire, lui répondit le président ; ce port appartient aux



La guerre des Boërs a inspiré à Hans Steinhoff un film qui se hausse, en plus d'une scène, jusqu'au ton de l'épopée. On voit ici, hommes simples et frustes défendant leur terre, Krüger et les chefs de son armée, étudiant le plan des opérations.

Portugais qui ne s'en dessaisiront certes pas.

— Eh bien ! nous le prendrons.

— Je ne suis pas homme à m'emparer de la propriété d'autrui, répliqua Krüger. Si les Portugais ne veulent pas vendre leur port, je ne l'accepterai pas de vos mains, car il y a une damnation sur le bien mal acquis.

Cecil Rhodes se moquait sans doute des damnations. Krüger avoue dans ses *Mémoires* : « Corruption, fraude, mensonge, il ne recula devant aucune manœuvre louche, susceptible d'aider à son triomphe, et il n'y avait point, à ses yeux, d'instrument si vil et si grossier, qu'il rougit d'employer, s'il devait servir sa cause. »

En face de cet homme d'affaires retors, le président Krüger semble un homme d'un autre âge. Bâti en athlète, avec une physionomie épaisse, encadrée d'une barbe soyeuse, tel il nous apparaît au physique. Il avait mené la vie rude des Boërs, obligé à l'exil en des terres sauvages par les vexations anglaises. C'était un homme simple et droit, sans vanité. Un lord anglais avait obtenu de sa part une audience. Introduit auprès du Président, il pria celui qui le présentait à Krüger d'énumérer tous ses titres, les uns après les autres. Krüger par politesse patienta un moment. Puis, constatant que l'énumération n'en finissait plus, Krüger se tourna vers l'introduit.

— Dites à ce monsieur que, moi, je suis le fils d'un paysan et que j'ai gardé les troupeaux.

Intelligent, naturellement fin scus sa rude écorce, Krüger voyait avec une implacable précision le jeu de l'Angleterre. En 1877, il proposa un plébiscite pour savoir si la

majorité était pour ou contre l'annexion. « Le Gouvernement anglais, écrivit plus tard Krüger, rejeta ma proposition, sous le prétexte étrange qu'un plébiscite coûterait trop de peine et d'argent. C'est la façon habituelle de procéder des Anglais; toutes les fois qu'on leur offre un moyen de reconnaître qu'ils se sont trompés, ils se refusent à l'examiner sous des prétextes plus ou moins fallacieux, et réitérent ensuite leurs

(la fin en page 10)



Le rôle du Président Krüger restera une des plus dépouillées et des plus nobles parmi les créations d'Emil Jennings.

ZARAH LEANDER

la douleuse

Chaque comédien semble avoir en lui une histoire fictive aussi réelle, si ce n'est plus, que son existence réelle, une biographie imaginaire qui serait en rapport avec son visage, ses expressions familières, son genre, avec ce que nous en connaissons, selon ses aventures cinématographiques. Nous nous créons ainsi, à nous-même, une sorte de galerie dans laquelle nous nous complaisons et où agissent à notre guise les visages que nous aimons.



Dans *Le Chemin de la Liberté*, Zarah Leander retrouve son personnage favori : une chanteuse comblée...

Parmi ceux-ci, celui de Zarah Leander est un de ceux qui se prêtent le mieux à ce jeu. La légende se crée d'elle-même autour de sa personnalité. On voit très bien son enfance dans une romantique vallée, un mariage de raison avec un vieux noble et une vie lourde et lente dans un vieux « burg » accroché au roc, dominant une rivière encaissée qui brille par éclats déchiquetés sous la lune ou le soleil. Parfois lorsque la nuit est trop lourde, elle se met à la fenêtre et chante une mélodie, comme un appel à l'inconnu qui doit arriver un jour. Il arrive, il est metteur en scène, il ne tourne pas un film, mais fait un voyage d'études pour noter des paysages pittoresques. Il remarque le vieux château, se fait introduire auprès de l'hôtesse et demande à visiter, à vérifier un angle de prise de vues, dans la salle d'armes.

Quelques jours plus tard, elle suit l'inconnu parce qu'il est beau, parce qu'un mystère enténébre son regard. Elle va souffrir beaucoup avec lui, il est décevant, il est brutal, il l'abandonne... elle continue cette vie de studios qu'il lui a apprise, avec une certaine passivité; son charme agit presque en dehors de sa propre volonté, des hommes sont malheureux pour elle, un se tue !

Elle, douleuse, exhale de film en film l'inexprimable de son âme...

Après tout, ce pourrait très bien être tout à fait la vie de Zarah Leander, personne n'y trouverait à redire et les chefs de publicité en ont fait bien d'autres en ce domaine. Seulement la vedette pourrait n'être pas d'accord, la vérité est évidemment une chose assez différente. Tant pis, tant pis !

En la découvrant, le cinéma n'a pas « lancé » une inconnue, Zarah Leander vint naguère de Suède pour chanter à Vienne. Elle passa dans de petits cabarets et puis dans de plus grands et dans de très grands. Sa réputation était assez considérable et assez imprévue, elle fut longtemps : « les plus beaux seins de Vienne ». Il faut dire, malgré tout, afin que l'on ne s'abuse, que ce n'était pas une « petite femme », encore que d'autres vedettes l'aient été sans que cela ne soit en rien déshonorant. Sa carrière était de chanter, elle fut une étoile de la scène, vedette du disque et fatalement un producteur voulut un jour exploiter le filon, comme on le vit faire pour Tino Rossi ou pour Edith Piaf.

Zarah Leander n'a pas tardé à devenir un visage international, au point que l'on a oublié que c'est sa voix qui l'amena à l'écran. Parmi tant d'autres visages, elle tint une place un peu exceptionnelle. Elle apporte ce charme un peu mystérieux, un peu appesanti, des pays du Nord. Elle apporte un élément mélancolique, une sorte de sentimentalité triste. Elle se complait dans la douleur et son rôle semble être de nous la faire aimer. C'est sans doute pour cela que nous voudrions qu'elle ait une vie intime un peu à part, une vie intime faite des bribes de ses vies cinématographiques.

Pages Immortelles l'avait associée à une œuvre immortelle et à une des plus troublantes mélodies qui soit. Avec *Le Chemin de la Liberté* elle entre dans une fiction bien

à elle, c'est en somme pour elle une de ces biographies rêvées et idéales dont nous parlions. Certes, l'histoire se passe en 1848, ces vies recrées ne dépendent plus du temps et quelle époque lui pourrait mieux convenir que celle-là, dans une Vienne trouble et conspirante, dans une Italie où s'exacerbe le romantisme ? L'intrigue s'y poursuit sous le signe de la fatalité, toujours dressée sur le chemin de la passion. Zarah Leander peut



... qui connaît l'âpre jouissance du sacrifice.

ou fouiller âprement son âme dramatique. A ses côtés, on retrouve Hans Stuwe qui fut Tchaïkowsky le pathétique.

Evidemment, cela non plus n'est pas la vraie vie de la comédienne... mais pourquoi n'en serait-ce pas la transposition ? Avoir bouleversé les foules des cabarets viennois n'empêche pas les secrètes tragédies du cœur. C'est vrai après tout, pourquoi pas ?

M. ROD

SAMEDI 25 AVRIL
commencera
L'EXPOSITION HUMORISTIQUE
DESSIN et CINÉMA
organisée par
« Les Amis de La Revue de l'Écran »
Salle du Ciné-Club
15, RUE SAINTE — MARSEILLE
Entrée Libre.



HISTOIRES VIENNOISES.

Le cinéma allemand a trouvé dans l'ancienne Vienne une source qu'il estime inépuisable. Nous aurons vu vivre les petits bourgeois de Vienne dans tous leurs soucis et plaisirs tels qu'une imagination classiquement poncive peut les imaginer. Voici maintenant une aventure qui se passe entre un garçon de café et sa patronne d'abord et par extension entre deux cafés « à musique » concurrents. Incident quotidien et passionnant de la vie viennoise de naguère, ainsi que chacun le sait. Naturellement la destruction du mur mitoyen qui transformera les deux établissements en un seul scellera le plus utile amour entre les héros.

Une équipe qui connaît bien son métier défend cette histoire. Marthe Harell a une beauté calme et imposante, qui convient parfaitement à la patronne d'un grand café, Olly Helzmann, une petite joliesse insignifiante, Paul Horbiger est de la plus dangereuse espèce des jeunes premiers : ceux qui vieillissent. Nous commençons à connaître Hans Moser, comique attiré de la production allemande, comique un peu théâtral, comique de composition qui sait ne pas forcer la note et rester dans le pittoresque. Autour d'eux gravitent un certain nombre de silhouettes justement notées.

Geza von Bolvary qui est un vieux routier du cinéma, pouvait sans crainte signer ce récit viennois, il a dans sa carrière assez de titres de gloire. Il traite du reste son sujet avec adresse et même un sens particulièrement juste de l'atmosphère. Tout fait vieillot dans son film, la photo, la composition de ses personnages dont aucun ne tient au sol, l'atmosphère générale et les gags (sauf un : celui du garçon qui va tout le temps casser quelque chose et qui ne casse jamais rien). Tout ceci semble être issu d'un brouillard qui peut-être n'est pas sans charme. Tout ceci nous dit : c'est une histoire du passé, histoire d'une Vienne qui jamais plus ne sera, histoire d'une époque futile et sans importance, où les aventures étaient également futiles et sans importance.

R. M. A.

MÉLODIE POUR TOI.

Ce film de Willy Rozier rappelle beaucoup le film allemand *Meurtre au music-hall* que nous avons vu récemment, mais il pos-

sède tout de même plus de légèreté et plus de fantaisie. Et puis, on est heureux parce qu'il n'y a pas de meurtre, parce que le sympathique René Dary est simplement blessé et finalement parce que l'on retrouve parmi les interprètes des artistes que l'on aime.

L'histoire de *Mélodie pour toi* se passe entièrement dans le monde du music-hall. René Sartène et Irène Daniel sont partenaires sur scène, mais dans la vie privée ils se sont quittés depuis longtemps. Quand Sartène rencontre enfin une jeune fille qu'il désire épouser, il se heurte à la fois aux préjugés bourgeois de la famille, à la jalousie de sa partenaire et à la rancune d'un ancien secrétaire sans scrupules. Lorsque le coup de feu classique est tiré et qu'une véritable balle vient blesser Sartène sur qui on devait pourtant tirer à blanc, il s'agit de savoir quel est le criminel : Irène ou Marie, la fiancée, l'ancien secrétaire, le directeur, le frère de la jeune fille ou tout autre personnage mêlé par hasard au drame qui vient de se jouer dans les coulisses.

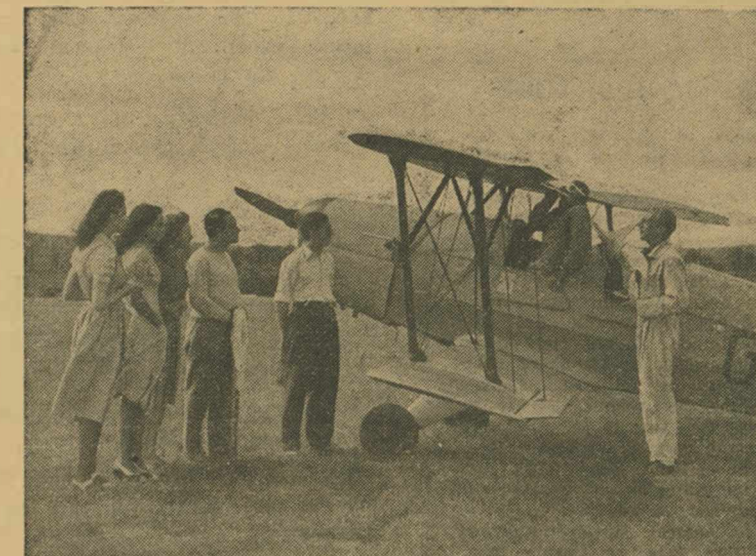
Comme vous le voyez, cette histoire policière inventée et dialoguée par Pierre Véry n'a aucun rapport avec ce que nous donnait d'habitude l'auteur des *Disparus de St-Aglé*. La mise en scène de Willy Rozier n'est pas maladroite, c'est le travail d'un bon artisan. Quant à Raoul Moretti, il faut bien dire qu'il a été beaucoup moins bien

inspiré que d'habitude pour ses chansons. L'interprétation du film est très inégale : René Dary est naturel et sympathique, Kattia Lova est mal maquillée, mal photographiée et mal habillée, c'est vraiment dommage. Gisèle Prévile est très bien dans un rôle de vamp. Ses scènes avec Lucien Callamand — lui aussi excellent — sont les meilleures du film. Georges Péclet a beaucoup de mal à se rendre antipathique. Pierre Stephen apporte une note gaie et fait la joie de tout le monde. Milly Mathis se rappelle dans une scène émouvante, qu'elle est comédienne. Le reste de l'interprétation est insignifiant, mais l'acteur qui joue le rôle de Jacques mérite une mention spéciale : c'est un humoriste qui s'ignore.

Ch. F.

LES JOURS HEUREUX.

Beaucoup de films se sont étiquetés « jeunes ». Avec ça on a tout dit, on croit tenir le grand succès ou la grande excuse; il y a des rites que l'on respecte; des acteurs qui ont l'âge de leurs rôles, quelques bonnes blagues classiques de potaches, quelques claques dans le dos... et tout tranquillement on a édifié une bonne et solide défiance à l'égard de ces « films jeunes ». La surprise n'est que d'autant plus grande d'en découvrir un vrai qui n'a rien fracassé dans sa publicité, qui ne prétend rien découvrir et qui est une grande bouffée rafraichissante. Jean de Marguenat s'est senti former avec ses interprètes, une équipe si réellement jeune (et c'est autre chose que d'être moins de 25 ans, on peut être vieux à cet âge) qu'il ne craint pas de passer sans transition de la plaisanterie au ton le plus grave, jusqu'aux abords du drame. C'est peut-être en un sens une audace mais c'est aussi une juste com-



Sur ce cliché tous les personnages des *Jours Heureux* sont réunis autour de l'aviateur.

LA CRITIQUE

(Suite)

préhension des limites d'un sujet. Qui, plus que les jeunes, peut aller au fond de la gravité ?

Jean de Marguenat avait certes, pour l'épauler, le texte de Claude André Puget ce texte au jaillissement incessant qui fait s'exclamer : « comme c'est vrai ! comme c'est bien ça ! mon cousin était comme ça avec nous ! » Cette redécouverte de soi-même est peut-être une des raisons du succès, ce que l'on préfère dans l'évasion cinématographique, c'est peut-être bien une sorte de miroir.

De ce texte, le metteur en scène a tiré l'esprit jusqu'au suc, il y a adapté son cadre, il a fait partout circuler le grand air. Lorsqu'il n'a pas pu tourner en extérieurs, les a voulu que ses décors soient à l'image des arbres, des buissons et des jardins.

Autre particularité de ce metteur en scène, il a du tact. Il en témoigne d'un bout à l'autre de son histoire, dans sa manière délicate d'exposer le suicide manqué de Pernette qui pouvait si facilement glisser dans le plus fâcheux mélo, dans sa façon d'escamoter Pierre Richard Willm également.

On ne fait donner à l'acteur qu'un échafaudage de scènes-types, une scène sentimentale, une scène d'allure sportive, un peu de fête foraine, une courte bagarre et hop, après ces trois petits tours, on l'escamote en plein ciel.

C'est gentil pour Pierre Richard-Willm cette méthode, ça lui permet de prolonger sa situation de vedette. Evidemment, cela ne suffit pas pour mettre François Périer au second plan. François Périer qui jusqu'alors avait laissé une impression indéfinie, qui sem-

blait éclore dans le *Premier Bal*, prend ici de haute lutte le titre de seul jeune premier comique français. Car il est drôle sans discontinuer, avec des moyens simples, sans risquer la clownerie et malgré son physique ingrat, il est *jeune premier*. Il amène son personnage à la fin de l'histoire à une émotion vraie. On ne voit que lui et Juliette Faber qui s'efforce de nous faire oublier des débuts bien décevants n'obtient pas encore une bien franche réhabilitation. Il faut dire, que côté féminin, il y a Monique Thiébaud qui fait un « effet de tonnerre ». Peut-être, du reste, cette jeune comédienne fera-t-elle bien de se méfier du succès que ce film lui apporte d'un seul coup. Ce côté « sex-appeal » de Marianne, cette gourmandise sensuelle qui semble incons-



André Beril et Juliette Faber dans
Les Jours heureux

Quand Ohm Krüger "tirait l'Anglais"

(suite de la page 7)

allégations mensongères, jusqu'à ce que le monde entier soit convaincu que ce sont eux qui ont raison. »

Contre le peuple qui a créé l'humour, Krüger maniait souvent une ironie assez mordante.

Un officier anglais lui demandait après la guerre d'indépendance de 1881 :

— A quoi pouvaient bien rimer les 200 hommes envoyés par vous en Biggarsberg ?

— On nous avait dit que 12.000 des vôtres se dirigeaient vers cet endroit.

— Et c'est contre 12.000 hommes que vous en envoyiez 200 ?

— Dame ! nous n'en avions pas davantage ; il me semblait d'ailleurs que ce serait suffisant.

Ce mépris ne fut pas du goût de l'Anglais.

LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine
Tél. : National 26-82
MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et C. SARNETTE
Rédacteur en Chef : Charles FORD.
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD.

Abonnements :

France : 1 an : 65 frs, 6 mois : 35 frs.

Suisse : 27 Kanongasse, Bâle, et
Kursaal 25, Montreux :

1 an : 10 frs suisses ; 6 mois : 6 frs ;
le numéro : 30 centimes.

Etranger U. P. :

1 an : 130 frs, 6 mois : 75 frs.

Autres pays :

1 an : 160 frs, 6 mois : 85 frs.

43, bd de la Madeleine, Marseille
(Chèques Postaux : A. de MASINI,
C. C. 468-82)

ciente, qui fait excuser des maladroites de débutante paraît tellement coller à sa peau que ce n'est peut-être pas du jeu. Si telle n'était pas le cas — un autre film nous le dira — si Monique Thiébaud a composé Marianne, le cinéma a trouvé un beau spécimen qui éclipsera Viviane Romance. Janine Viénot, la plus jolie des trois, est bien effacée dans son rôle de ménagère ; André Bervil encore un peu malhabile, est un beau garçon qui plus tard, jouera les « durs » et Jean Clarioux rappelle Coco Aslan.

Ils sont tous de gais compagnons, des Jeunes avec un grand J, avec lesquels on suit un chemin de campagne, agréable, léger, d'où l'on revient ravi, les cheveux emmêlés de foin !

R. M. A.

SOUPE AUX CANARDS

NOUVELLES DE PARTOUT

— Ginette Delson que l'on vit sur l'écran aux côtés de Gabriel Signoret et de Larquey dans *Ménilmontant*, vient de remporter un beau succès à Brive et entreprend actuellement une tournée dans le Midi.

— Dora Doll a remporté un grand succès dans *Chouchou poids plume* qu'elle joue en tournée.

— Jacques Daroy, Harry-James et Annie Lemery vont présenter à Aix cinq galas cinématographiques.

— Françoise Rosay partira vraisemblablement en tournée avec Marcel Paston.

— Pierre-Richard Willm, Renée Saint-Cyr et Josette Day seront les principaux interprètes de *La Croisée des Chemins*, le film que Jean Tarride va réaliser d'après le roman d'Henry Bordeaux, dans une adaptation d'André-Paul Antoine.

— Francesca Bertini, va revenir à l'écran. Elle va tourner *La terre a tremblé* et *Un cri dans la nuit*, deux productions italiennes que l'on va tourner à Rome.

— Jean Grémillon va tourner *Lumière d'été* d'après un scénario original de Pierre Laroche et Jacques Prévert.

— Aux Editions Corrèa, Théophile Pathé vient de publier un livre intitulé *Le Cinéma*.

— La revue *Pyrénées* a publié dans son dernier numéro un essai d'Emile Vuillemoz sur les aspects caractéristiques de la musique dans les différents pays et une étude de René Jeanne sur le cinéma. En quelques pages, René Jeanne a réussi à donner un aperçu aussi complet que judicieux de l'histoire du cinéma.

— Jacques Feyder va réaliser un nouveau film en Suisse. Il s'agit de *La Beauté sur la Terre* qu'il doit tourner d'après une œuvre de C. F. Ramus.

— Répondant à l'invitation du metteur en scène Carl Froelich président de la Filmkammer, Viviane Romance, Danielle Darrieux, Julie Astor, Suzy Delair, Albert Préjean, René Dary, le scénariste André Legrand et Pierre Heuzé, rédacteur en chef de *Ciné-Mondial*, ont fait en Allemagne un voyage de 10 jours au cours duquel ils ont visité les centres cinématographiques de Berlin, Munich et Vienne.

— En Italie les caricaturistes Segrilli et Antonio Rubino vont faire des dessins animés en couleurs.

— Dr Fritz Hippler vient d'être nommé Intendant du Film Allemand.

— Aux éditions Séquana, André Roll publie un livre de vulgarisation intitulé *Le Cinéma et son Histoire*.

— Line Noro vient d'être engagée par Jean-Paul Paulin pour tourner un des rôles principaux de *Vent debout*. Avant les prises de vues, Line Noro ira passer 15 jours à Paris.

— Tommy Bourdelle prépare une production qui nécessitera de nombreuses prises de vues en Camargue.

Georges GOIFFON et WARET

51, Rue Grignan, MARSEILLE — Tél. D. 27-28 et 38-26
SPÉCIALISÉS DANS LES CESSIONS DE CINEMAS

LES AVENTURES DE CAMERA (Dessins de Vittone)



A PARIS

— Jadis lorsqu'une vedette était attendue à sa descente du train par une nuée de journalistes, ses bagages se composaient en général d'une gerbe de fleurs et d'un manteau de fourrure. Mais quand Mireille Balth débarqua récemment à la gare de Lyon on remarqua qu'un autre paquet venait grossir ces traditionnels accessoires de stars. Il s'agissait d'un petit sac contenant des œufs que la vedette ramenait avec précaution de Cannes où elle avait dû abandonner son poulailler.

— Ceci n'est pas le cas de Katta Lova qui au 6^e étage de l'immeuble qu'elle habite non loin des Champs Elysées a réussi à se donner l'illusion de la campagne en s'adonnant à la culture et à l'élevage de poules blanches.

— Madeleine Sologne vient de quitter Paris pour Touggourt où doivent se tourner les extérieurs de *Femmes de bonne volonté*. La distribution du film de Maurice Gjeize réunit outre cette artiste qui ne cachait pas sa joie de visiter l'Algérie, les noms de Pierre Renou, Jacques Baumer et Jean Marchat.

— La grande vedette allemande Marika Rokk que nous avons vue dans *Alto Janine, Fille d'Ève* et *Cora Terry* vient d'arriver à Paris. Nous applaudirons prochainement cette artiste dans *La Danse avec l'Empereur*.

Fr. BARRÉ.



NOTRE COUVERTURE

Une femme sauvage en débarquant d'une île déserte qui, pour la première fois, verrait Elvire Popesco dirait : elle est charmante enroulante, emballante, mais bien difficile à utiliser. Il est vrai qu'Elvire Popesco, son accent roulant, son dynamisme exorbitant, semblait assez « limitée ». Mais elle n'est pas femme à se laisser buter par une quelconque difficulté : il y a peu de rôles pour elle dans le répertoire. Qu'importe, on en écrit de nouveaux spécialement pour elle, tout comme on fait une chanson pour une artiste en renom. Depuis ce jour, elle eut ses auteurs, us lui ont taillé sur mesure tous ses succès de théâtre et ce sont en général eux aussi qui, directement ou indirectement, lui ont valu ses triomphes à l'écran. Nous la voyons, en ce moment, sur divers écrans de la zone libre dans son dernier film : *L'Age d'Or*.

Autour d'un Film Suisse

Max Hauffler est de tous les metteurs en scène du cinéma suisse, le seul dont on ait déjà vu quelque chose en France. Son premier film, *Farinet* ou *L'or dans la montagne* d'après le roman de C. F. Ramuz, est un des premiers films suisses et est aussi le premier qui soit issu d'un travail collectif franco-suisse, ouvrant ainsi le chemin à Jacques Feyder et à son « équipe suisse » pour *Une femme disparaît*, qui vient d'être terminé, et espérons-le, à ce beau projet qui serait réalisé bientôt par Berthomieu, la vie de Henri Dunant, le fondateur de la croix-rouge.

Hauffler est un peintre dont plusieurs toiles se trouvent dans les principaux musées de Suisse. C'est un peintre qui comme Esseling a senti qu'il y avait certaines choses à exprimer au moyen de l'image animée, qui valaient l'abandon momentanée de la palette et des pinceaux. Nous ne nous permettrons pas de juger ce que la peinture a perdu dans cette histoire, mais il est cer-

tain que le cinéma suisse y a trouvé en échange son plus grand metteur en scène.

Après *L'Or dans la Montagne*, une période assez creuse pour la production en Suisse : Hauffler ne fait plus rien jusqu'en 1941 où Gunther Stappenhorst, lui demande de diriger un film en dialecte : *Emil*. Nous avons déjà parlé ici, trop longuement de ce « navet » pour y revenir, mais il nous semblerait injuste de laisser reposer sur les épaules du metteur en scène cet échec qui n'est évidemment pas une référence. Quand nous avons vu le film, nous serions parti au bout de six minutes s'il n'y avait pas eu la mise en scène de Hauffler. On avait l'impression qu'il s'était laissé surprendre par le sujet, qu'il ne s'était pas rendu compte de l'insignifiance du scénario ! Alors il cherchait à faire de son mieux... c'était certains détails de prise de vues, certains angles; une mise en scène ingénieuse. Le metteur en scène Max Hauffler s'était bien tiré d'affaire.

En octobre de la même année Stappenhorst fit de nouveau appel à lui pour la mise en scène de la pièce de Zuckmayer *Katharine Knie* qui allait devenir à l'écran *Les gens qui passent*. Ce film, qui à la manière des *Gens du Voyage*, de Jacques Feyder nous conduit dans les milieux du cirque, est un sujet qui a permis au metteur en scène suisse, de nous montrer ce qu'il voyait lui avec ses yeux de peintre et son âme de poète. Si le film a des longueurs dues en grande partie au dialogue et à certaines scènes que l'on devrait couper, il y a certains passages qui sont de toute beauté. Les scènes d'extérieurs, avec leur rythme et leur mouvement sont dignes de certains « classiques » américains.

L'interprétation est aussi remarquable. Il y avait Adolf Manz qui rappelle Janinings qui serait moins théâtral et plus vrai. La révélation du film est Marion Cherbuliez qui a du talent et que nous reverrons avec plaisir dans une autre production.

Mais le véritable vainqueur, avec Max Hauffler, est incontestablement le cinéma suisse qui vient de prouver d'une manière très nette son droit à l'existence.

Serge LANG.



Jean T. à Marseille. — Vous savez bien que nous ne répondons jamais par lettre. Tous nos correspondants nous demandent cette « grâce exceptionnelle ». Certes nous ne nous moquons pas de vous. Ce n'est pas risible de voir le cinéma faire de tels ravages chez les jeunes gens de votre âge. Nous trouvons même que c'est plus grave et triste qu'objet de moquerie. Vous renseigner ? On fait du cinéma et en ayant la volonté chevillée au corps et en crevant de faim. A quinze ans, en réalité, on rêve peut-être de cinéma mais ce n'est pas la vraie vocation. On fait ça au lieu de faire des vers, ou on fait tous les deux. Ne vous prenez pas trop au sérieux et de toute façon, le meilleur conseil à vous donner, c'est d'attendre. Vivez, gagnez votre vie si vous ne continuez pas des études. Soyez amoureux. Il y a tellement de petites filles qui sont plus jolies et moins décevantes que les images de l'écran... Dans... mettons trois ans, si vous y pensez encore, écrivez-nous ou venez nous voir. A ce moment-là

nous pourrons alors parler sérieusement de la question.

Mme J. F. à Nice. — Adolphe Menjou porte son vrai nom. Vous pouvez entendre sa voix dans les versions originales de ses films. Lorsque le film est doublé en français, ce n'est évidemment plus lui que vous entendez. On peut lui écrire. Il suffit de nous envoyer une lettre à son nom affranchie en conséquence. Nous compléterons l'adresse et transmettrons.

Mlle V. C. à Aix. — Nous avons transmis votre lettre, mais n'attendez pas de réponse immédiate, car Tino Rossi est en ce moment à Paris. C'est la commission de Censure qui classe les films autorisés ou interdits aux moins de 18 ans. Nous n'y pouvons rien. Cette mesure est assez récente et c'est ce

CHIRURGIEN-DENTISTE
2, Rue de la Darse
Prix modérés
Réparations en 3 heures
Travaux Or, Acier, Vulcanite
Assurances Sociales

qui explique le fait que certains films autorisés auparavant, sont interdits maintenant. Pour connaître notre opinion à ce sujet, récrivez ce que nous disions dans notre numéro du 15 mai 1941.

Christiane L. à Toulouse. — Les pseudonymes sont interdits dans cette rubrique, excusez-nous. Jane Bryan est une artiste américaine de la Warner Bros. Elle ne joue pas dans *Les Jours Heureux* qui est un film français tourné à Paris.

Jean B. à Mézières. — Dans *Premier rendez-vous* les scènes de l'autobus ont été prises avec une maquette en bois. Danielle Darrieux ne s'est pas remariée. *La Neige sur les Pas* a été tourné à Marseille, c'est ce qui explique sans doute les tramways... En ce qui concerne les sous-titres sur images, le fond n'a aucune importance, car ces inscriptions « Fin de la... partie » ne sont nullement destinées à la projection. Si vous les avez vues, c'est que l'opérateur s'endormait dans la cabine.

84 RUE DE ROME
ANGLE RUE MONTGRAND

VENTE
TOU/ BIJOUX
BRILLANTS, ARGENTERIE, ORFÈVREURIE
HORLOGERIE

DAVOS
84 RUE DE ROME
MARSEILLE

le quart PESTRIN

(Eau Pétillante)

dans tous les Cafés

Claudie de B. à Cannes. — René Dary vient de terminer à Paris *Le Chemin du Cœur*. Ses principaux films sont : *Le Révolté*, *Nord-Atlantique*, *Café du Port*, *Moulin-Rouge*, *Sidi-Brahim*, *Mélotie pour toi et Après l'Orage*. Roger Duchesne et Claude May sont également à Paris. Leurs principaux films sont, pour le premier : *Vers l'abîme*, *Le Golem*, *Le Tigre du Bengale*, *Le Tombeau Hindou*, *Sept hommes, une femme*, *La brigade sauvage*, *L'ombre du 2^e bureau*, *Les loups entre eux*, *Gibraltar*, *L'Ange du Foyer*, *Prison sans Barreau*, *Conflit*, *Rappel Immédiat*, *Cartacalha*, *Le Mousaillon*, pour la deuxième : *Quelqu'un a tué*, *Pattes de mouche*, *J' te dis qu'elle l'a fait d' l'œil*, *Simone est comme ça*, *Un jour viendra*, *Toi et moi*, *La guerre des gosses*, *Barnabé*, *Prends la route*, *Prince de mon cœur*, *Le Roi des Galéjeurs*, *Narcisse*.

La plus importante
Organisation Typographique
du Sud-Est
MISTRAL
Imprimeur à CAVAILLON
Téléphone 20.

Le Gérant: A. DE MASINI
IMPR. MISTRAL - CAVAILLON